

Les jeux sont dirigés par le Chef de la Jeunesse, qui veille aux installations et à l'observation des règles traditionnelles.

Voici les « jeux populaires » que nous connaissons. Nous leur donnons le nom sous lequel ils sont connus dans la région liégeoise.

* * *

Cori d'vins les sêches « courir dans les sacs ». — Chaque joueur a entré les jambes dans un sac qu'on lui a lié à la ceinture. Au signal donné, tous s'empressent vers un but, non sans peine et sans soulever les rires par leurs gambades embarrassées, leurs gesticulations ridicules et les chutes qui ne manquent pas aux plus pressés.

A Liège, dans le quartier des Tanneurs, au lieu de sacs on employait les *housses*, bottes de tanneur en cuir raidi par leur séjour dans l'eau.

Dans les villages maraîchers des environs de la ville, on organisait des courses dont les concurrents avaient les pieds armés de *fauques* « battes de jardinier ».

Li Coûse âs rinnes « la course aux grenouilles ». — Les joueurs, placés en ligne, disposent chacun d'une brouette dont on a, pour la circonstance, enlevé les planches latérales, et sur laquelle on a placé une grenouille. Au signal donné, les concurrents se mettent en marche, conduisant leur brouette. Les grenouilles, d'abord coites, mais bientôt effrayées, se mettent en mouvement. Quand elles sautent par terre, on doit les ramasser et les replacer. Le premier joueur arrivé au but avec sa brouette et sa grenouille en place, emporte le premier prix.

Li Coûse âs oûs « la course aux œufs ». — Chaque joueur tient entre les dents l'extrémité d'une cuiller dans le creux de laquelle on a déposé un œuf. Les concurrents sont placés en ligne. A un signal donné, ils partent pour atteindre au plus vite un but déterminé. Le jeu est beaucoup plus difficile à réussir quand l'œuf, au lieu d'être placé dans le creux d'une cuiller, doit être supporté par le fourneau d'une pipe. Dans les deux cas, celui qui laisse tomber son œuf est déclassé.

A distinde li tchandèle « à éteindre la chandelle ». — Il s'agit encore d'une course de vitesse dont les participants, tenant en

main une chandelle allumée, s'efforcent d'arriver au but sans la laisser s'éteindre. Celui qui, en allant trop vite, voit sa chandelle soufflée, est tout bonnement exclu du jeu. Ou bien, s'il est ainsi convenu, il doit la rallumer avant de reprendre sa course : cette convention est ajoutée quand le trajet est assez long.

Al cove de pourcé « à la queue du cochon ». — On expose un malheureux cochon, dont la queue est enduite de savon fluide ou savon à lessive. Les joueurs s'évertuent à le saisir par là, de manière à le maintenir. Ce jeu, pratiqué il y a une quinzaine d'années à la fête du quartier de S^{te}-Walburge à Liège, finit très rapidement grâce à l'adresse d'une sorte de brute : ce concurrent ingénieux était parvenu à introduire et recourber le doigt dans l'anus de l'animal, qui faillit en crever (1).

Li djeu des solers « le jeu des souliers ». — Le concurrents défont leurs souliers (autrefois leurs sabots) et les mettent en un tas que l'on a soin de bien mêler. A un signal donné, les concurrents se précipitent (d'assez loin) vers le tas et recherchent leurs chaussures. Une fois chaussés, ils doivent courir au plus vite vers un but où le premier arrivé emporte le prix.

A s'rimoussi « à se rhabiller ». — Les concurrents sont invités à se déshabiller en ne gardant que la culotte. Les autres vêtements sont placés en tas et mêlés avec art. Au signal donné, les joueurs doivent se rhabiller avec des vêtements quelconques choisis dans le tas ; celui qui amène l'assemblage le plus bizarre a le prix.

Li tchesse âs canes. — On lache dans une mare des canards auxquels on a coupé les rémiges et l'on se tient autour pour les empêcher de s'enfuir. Les concurrents, pateageant dans la mare, essayent d'attraper le plus possible de volatiles.

(1) Facétie recueillie à Spa : « Du temps où j'étais gamin, on donnait des courses de cochons pour amuser les étrangers. On lachait sur l'allée du Marteau un beau porc qui avait la queue enduite de savon. Celui qui l'attrapait par là et le retenait, le gardait pour lui. Un individu qui l'avait déjà gagné plus d'une fois, voyant l'annonce de la course, se préparait à y aller. Mais sa fille, qui était *grandiveuse* (prétentieuse), honteuse de ce que son père voulait prendre part à ce jeu, lui dit : — Vous n'allez pas vous y prêter, j'espère ? — Certes, j'irai, dit le père et je compte bien gagner. — A ce prix, nous n'avons pas besoin d'un cochon. — Que tu es sotté, dit-il : je me moque du cochon. Mais que fais-tu de l'honneur ? »

A stritchi « à ficher ». — Il s'agit de ficher, en courant d'un point déterminé, la pointe d'une canne ferrée dans un fruit suspendu à une corde.

Al tène ou al tinète « à la cuvelle ». — On suspend une cuvelle pleine d'eau à une corde tendue en travers de la route de manière qu'elle chavire au moindre choc et déverse son contenu tout aussitôt. Sous la cuvelle on a fixé dans le sens vertical, une planche percée d'un assez large trou.

Le joueur, monté sur une petite charrette à bras, poussée à toute vitesse par un camarade, essaye d'entrer dans le trou de la planche un bâton qu'il porte. S'il y parvient, il a gagné le prix, sinon le tour est au suivant; mais dans tous les cas il lui est difficile, de même qu'à son conducteur, d'échapper à la chute de l'eau, du moment où il touche la cuvelle ou la planche.

D'ordinaire, les deux hommes nécessaires à chacun des tours de ce jeu se sont entendus pour s'exposer ensemble et partager le prix s'ils le remportent; dans ce cas, ils tirent au sort à qui conduira la charrette. Mais si un concurrent est isolé, il trouve toujours dans les assistants un gagne-petit quelconque qui veut bien s'exposer à l'averse pour gagner quelques sous.

Parfois le règlement exige que les concurrents, au lieu d'être en charrette, soient à cheval... sur les épaules de leur associé.

A fé voler l' sabot « à faire voler le sabot ». — Un sabot rempli d'eau est posé au bout inférieur d'une planche formant tremplin. Le joueur sautant à pieds joints et brusquement sur l'autre bout de la planche, doit saisir le sabot au moment où celui-ci est lancé en l'air par le mouvement de la planche qui se relève. Il doit surtout éviter de recevoir cet objet sur le crâne... et la planche sur la face.

Autre forme de ce jeu : Le sabot, en sautant, doit briser une ou plusieurs des coquilles d'œufs enfilées dans une ficelle tendue entre deux perches au-dessus et en travers de la planche. C'est à qui cassera le plus d'œufs : comme la ficelle est tendue assez lâchement, les œufs se rassemblent toujours en son milieu.

À banstê d'ouïs « au panier d'œufs ». — Un panier plein de coquilles d'œufs est suspendu à une corde tendue entre deux pieux. Au-dessous, un tremplin sur lequel on a placé une savate. On cherche, en frappant sur le tremplin, à faire sauter la savate jusque dans le panier. D'ordinaire les concurrents se sont essayés

à l'avance. Le gagnant est celui qui, ayant réussi avec d'autres, a brisé le plus de coquilles.

A haper l' mitche. — Un petit pain mollet (*ine mitche*) couvert de marmelade (*sirôp'*) est suspendu par une corde au-dessus d'une roue de charrette posée horizontalement et mobile sur un pivot. Les concurrents sont assis au bord de la roue et à cheval sur les rais, les mains attachées contre les reins. Le directeur du jeu, pendant qu'on fait tourner la roue, lâche ou tire la ficelle qui tient le petit pain. Les joueurs tâchent à saisir la *mitche* avec les dents et ainsi à gagner le prix, non sans avoir la figure et même la tête poissées.

Dans une variante simplifiée, les joueurs sont debout, bras liés, et ils sautillent sur place pour arriver à saisir avec les dents le petit pain qu'on laisse descendre à la hauteur de leur visage et qu'on retire à tout moment.

Li crâwê d' sirôp'. — On a une terrine (*crâwê*) pleine de marmelade (*sirôp'*), et dans le fond de laquelle on a placé une pièce de monnaie, ordinairement un écu. Les joueurs de bonne volonté doivent, les mains liées au dos, aller retirer la pièce avec les dents.

Dans une variante de ce jeu, on emploie une poêle (*pêle*) sur laquelle on a collé une pièce d'argent et qu'on a couverte de marmelade. La poêle est suspendue à une corde qui se balance au moindre attouchement; l'opérateur qui a les mains liées, éprouve mille difficultés à saisir la pièce, qu'il doit prendre avec les dents : les plus malins la détachent et l'abattent avec le nez.

Li crâwê d'farène est encore une variante du même jeu. Le joueur doit saisir, rien qu'avec les dents, une pièce de monnaie au fond d'une terrine pleine de farine, — après s'être fourré la tête dans un seau d'eau.

Dans un jeu analogue, le joueur a la figure enduite de sirop (ou même de savon fluide!) et il doit prendre avec les dents une pièce d'argent dissimulée au fond d'un panier rempli de plumes. Celui des amateurs qui réussit à prendre la pièce la garde comme prix de son adresse.

Une forme plus simple encore consiste à tirer avec les dents, du fond d'un cuveau rempli d'eau, une bille à jouer ou un autre objet sphérique de petite dimension, par exemple un boulet de jeu de quilles pour enfants.

Le « jeu de la pommelette » consiste à rechercher une pomme dans une taie (*ine tique*) de coussin ou un panier (*bansté*), rempli de plumes ; les concurrents, le visage enduit de « sirop » doivent tirer la petite pomme en introduisant la tête dans la taie ou dans le panier.

« *Le jeu de l'animal décapité* ». — Ce jeu, qui a fait ici l'objet de divers articles, est encore pratiqué dans de nombreuses localités, où il est un « numéro » important et traditionnel dans les jeux de la fête.

Il consiste, comme on sait, à décapiter un animal suspendu de quelque manière, et qu'aujourd'hui l'on tue d'avance. Les amateurs ont les yeux bandés ; ils sont appelés tour à tour, on leur met dans les mains des cisailles de grande dimension (ordinairement des cisailles à tondre les haies), et ils doivent, au petit bonheur, s'essayer à décapiter l'animal, qui leur appartiendra s'ils y parviennent.

Autrefois, c'était le plus souvent une oie ou un coq, et le jeu consistait le plus souvent à le décapiter en tirant simplement sur la tête pour arracher le col. Mais le jeu a subi une infinité de variantes, de simplifications et d'atténuations, dont nous avons déjà cité un certain nombre (1).

Un de nos correspondants a vu, à Ensival, il y a quelques années, le jeu suivant : Un lapin, après avoir été tué, avait été placé dans un panier qui ne laissait passer que la tête. Les joueurs avaient les yeux bandés ; armés d'une immense paire de ciseaux, ils taillaient dans cette malheureuse tête jusqu'à ce que, toute dégouttante de sang, elle fût complètement déchiquetée et arrachée du tronc.

Il y a dix ans, un journal (2) rapportait ces quelques jeux des fêtes populaires organisées dans une commune de la région de Charleroi :

1° Le jeu du canard : Après avoir enterré jusqu'au cou un canard vivant, on place à six pas environ un tonneau debout sur une de ses bases, l'ouverture placée du côté du canard. Après avoir bandé les yeux au joueur, qui se trouve près du tonneau, on le laisse s'avancer armé d'un sabre vers le canard, dont il doit tâcher de trancher la tête.

(1) *Wallonia*, II (1894), 169 ; VIII (1900), 195 ; XI (1903), 244.

(2) *Le Soir*, de Bruxelles, n° du 18 septembre 1900.

2° Une poule étant pendue par le cou entre deux perches, les joueurs peuvent, pour deux sous, tâcher de décapiter l'oiseau à coups de bâton.

3° Avec le même dispositif, un cavalier passe au trot entre deux perches et essaye d'arracher le volatile, ce qui ne peut se faire qu'en lui arrachant violemment le corps de la tête, qui reste suspendue.

Dans le pays de Namur, le jeu a dégénéré : il ne s'agit plus que d'un jambon. L'amateur dont les yeux sont bandés, doit au moyen d'un sabre en bois couper la corde à laquelle est suspendu un jambon. Le patient ne peut frapper que trois fois sur la corde ; avant qu'il ne se mette en marche vers le jambon, les autres amateurs le font tourner quelques tours afin de lui faire perdre la direction, en chantant cette petite formulette (1) :

*Les trwès tours St-Roch
Si djè l'atrape djel croque ;
Les trwès tours St-Lorin,
Si djè l'atrape djel prinds.*

Les trois tours St-Roch,
Si je l'attrape je le croque ;
Les trois tours St-Laurent,
Si je l'attrape je le prends.

A côper l' ruban. — C'est un jeu que j'ai vu pratiquer dans mon enfance : on tenait une corde en travers de la route et on y suspendait un ruban ; les jeunes filles concurrentes — ce jeu leur était réservé — essayaient tour à tour, yeux bandés, de venir couper le ruban d'un seul essai de leurs ciseaux.

A spiysi l' pot « à briser le pot ». — Un pot en terre est suspendu, à hauteur d'homme, à une corde tendue entre deux pieux. Chaque amateur, les yeux bandés doit, au moyen d'un bâton, s'efforcer de casser le pot, en marchant vers lui d'un point déterminé. Pour le désorienter, on lui fait faire trois tours sur lui-même avant de le laisser partir. L'amateur ne peut frapper qu'un coup. Le premier qui atteint le pot et le casse gagne le prix et met fin au jeu.

A Aubin-Neufchâteau (prov. de Liège), dont la fête était célèbre dans la région, ce jeu de cassepot, comme l'appelait Rabelais, se jouait le dernier jour des fêtes de la dicace (2). Dans cette fixation de date, qui se retrouve en d'autres villages, il y avait une intention allégorique : à la fin des réjouissances on cassait le pot,

(1) PIRSOU : *Diction. wallon-français, dialecte namurois*. Malines, Godenne, 1903. Au mot *janbon*. (T. I, p. 339).

(2) *Bull. de la Soc. litg. de Littérature wallonne*, t. 39 (2^e s., t. 26), p. 202.

souvenir des ripailles, devenu inutile étant vide, comme ailleurs on enterre l'os du jambon qu'on avait préparé pour la fête.

A Liège, autrefois, à la dicace de la chaussée Lahaut (aujourd'hui rue St-Léonard), le pot était rempli d'eau et attaché sur un tabouret; et c'était ce dernier qui était suspendu. Si l'amateur, en frappant avec son bâton, atteignait le tabouret au lieu du pot, le siège entraînait en branle et le pot déversait une partie de son eau: que le maladroit fût ou non mouillé, l'incident faisait toujours beaucoup rire, et l'on avait soin de remplir à nouveau le pot pour l'amateur suivant.

A Liège encore, au faubourg Ste-Marguerite, la participation du jeu était réservée aux jeunes filles. On faisait, au milieu de la place, un tas de tous les vieux pots qu'on pouvait réunir; on y ajoutait des assiettes fêlées et autres objets de faïences hors d'usage, que les ménagères se hâtaient de fournir. Les jeunes filles s'approchaient ensuite; on bandait les yeux à la première; on la conduisait à quelque distance du tas, armée d'un bâton; marchant à l'aventure, elle s'efforçait de reconnaître l'emplacement; à un signal convenu, la jeune fille frappait de son bâton; puis les autres à leur tour prenaient part au jeu. La foule saluait de rires moqueurs chacune de leurs maladroites. Dès qu'une jeune fille parvenait à briser les pots, les vieilles femmes disaient d'elles: *c'est co eune qu'âret dè boneûr, elle âret des galants à hopè* « c'en est encore une qui aura du bonheur, elle aura des amoureux en quantité » (1).

A casser les oûs « à casser les œufs ». — On a placé des œufs en ligne sur le sol. On bande les yeux aux joueurs, on leur place une latte en main, et ils doivent avec la latte briser le plus d'œufs qu'ils peuvent.

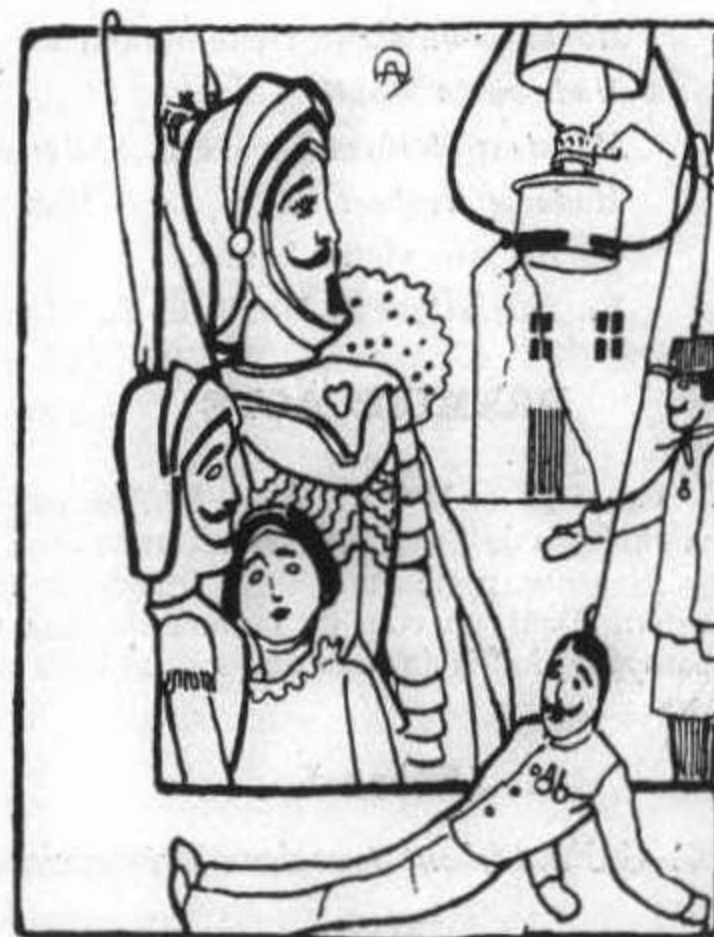
A magnî del bolêye « à manger de la bouillie ». — On fait une bouillie très épaisse: lait, eau, farine, riz. On jette dedans des pièces de cinquante centimes. Les concurrents, une main liée sur le dos, tiennent de l'autre une grande cuillère à pot. En se servant de la cuiller, ils mangent au plus vite: quand ils sentent sous la dent une pièce d'argent, ils s'empressent de l'empocher, mais ce faisant ils perdent du temps et, en définitive, c'est encore celui qui en attrape le moins qui a le plus de chance, puisque c'est ordinairement lui qui est jugé avoir mangé le plus de bouillie.

(1) Emile GÉRARD, dans *Bulletin de la Société liégeoise de Littérature wallonne*, t. XI, p. 252-253.

Dans le Condroz, le jeu se fait à deux partenaires qui ont les yeux bandés, et qui, au moyen d'une cuillère à pot, sous prétexte de se donner à manger l'un à l'autre, cherchent en réalité à se couvrir de bouillie: celui qui, par ce fait, ridiculise le mieux son camarade, a gagné la partie.

Al pice Djihan-Farène « à la perche Jean-Farine ». — Une planche très droite est disposée, sans être fixée, sur deux supports qui l'élèvent à la hauteur d'environ 1 m. Le long de la planche se trouvent attachées de part et d'autre, deux poches longues et profondes, l'une pleine de suie, l'autre pleine de farine. Le joueur doit marcher d'un bout à l'autre de la planche, sans tomber ni dans la farine, ni dans la suie. Le jeu est encore rendu plus difficile quand on emploie une perche arrondie au lieu d'une planche.

OSCAR COLSON.





LITTÉRATURE DE CHEZ NOUS.

Plus Haut !

Pièce en trois actes.

PERSONNAGES : *Max Herbert*, lieutenant d'artillerie.
Guy, son frère, étudiant.
Maud du Mont, fiancée de Max.
Monsieur du Mont, riche industriel, } Parents
Madame du Mont, } de Maud.
Monsieur Herbert, médecin, } Parents de
Madame Herbert, } Max et Guy.
Garite, leur vieille bonne.
Un domestique de Monsieur du Mont.

PREMIER ACTE

Chez M^r et M^{me} du Mont. Un luxueux intérieur de villa aux environs de Bruxelles, salon intime avec terrasse-veranda, très élégante, porte sur le Bois. Grandes verrières ; des fleurs partout. Dans un coin de la veranda, une table à ouvrage. Chatoyant fouillis de soies éparses, un livre ouvert et quelques roses...

Scène I

MAX, GUY (*debout tous deux, très excités*).

MAX.

Mais c'est voler ! Mais si tout ce que tu dis est vrai, tu es un voleur, toi, mon frère !

GUY.

Tu ne peux pas savoir quelles tentations l'on rencontre !

Max (*avec désespoir*).

... Etre tenté de jouer, de tricher, de voler, quand on a tout, comme toi !... Ah ! Je ne peux pas y croire, ce n'est pas possible, ce n'est pas toi !... Tu plaisantes !... Dis-moi que tu plaisantes, mon petit frère !

GUY.

Il y aurait de quoi, n'est-ce pas ? Et j'en ai la tête ?

MAX.

C'est horrible ! Comment as-tu pu en arriver là !

GUY.

C'est très simple. J'ai joué, depuis bien des soirs, à l'Automobile-club, avec une déveine folle. Je devais une somme énorme, que je n'avais pas, sur parole. Je n'avais plus rien à risquer pour me repêcher. J'ai risqué l'honneur et j'ai perdu...

MAX.

C'est très simple, tu dis ! Cette chose épouvantable, le déshonneur — et tu en parles ainsi !

GUY.

Je vais tout te dire : j'ai triché et on l'a vu ! Voilà bien ma guigne — et puis, le monde est mauvais, on y a joint une histoire de caisse des veuves. Ma guigne, toujours !

MAX.

Tais-toi, au moins, tais-toi ! épargne moi ton cynisme ! Quelle honte ! Que tu sois tombé si bas !... Pourquoi ne m'as-tu pas demandé, appelé... ?

GUY.

D'abord tu étais ici, à la campagne chez tes futurs beaux-parents, qui n'aiment pas à me voir — et puis... demandé... quoi ? Une somme pareille ! L'avais-tu seulement ? et puis encore, tu m'avais dit que je n'aurais plus un sou, rappelle-toi.

MAX.

C'est juste... pouvais-je deviner ? Ah ! C'est désespérant, tiens !... Un nom comme le nôtre, Guy, notre nom !

GUY.

Oui, mais c'est pas tout ça... Qu'est-ce qu'il faut faire maintenant ?

MAX.

Je ne sais pas ! Je perds la tête !...

GUY.

C'est que... Cette somme là... et le reste... Je les dois encore...

MAX (*amèrement*).

Eh ! oui ! *sur l'honneur*... Tu ne les as pas, dis-tu ? Je les paierai.

GUY.

Max ! Non...

MAX.

Ne comprends-tu donc pas qu'il faut étouffer l'affaire, au plus tôt !... Celui à qui tu dois fera du tapage, s'il n'a pas son argent... et on saura ta honte... notre honte... Ah ! Dieu ! si on ne perdait que l'argent ! Si c'était la seule conséquence d'une faute pareille ! C'en est la moindre.

GUY (*hésitant*).

S'il faut te dire... On sait déjà... Je crois... Tout le monde sait... C'est pourquoi je suis venu...

MAX.

On le sait ! On en parle ! et je l'ignorais, moi !

GUY.

Si tu n'avais pas été ici, à la campagne, près de ta fiancée, dans le bleu, tu aurais entendu dire...

MAX.

Entendu dire !... Je suis donc le dernier à l'apprendre... Mais alors, on le sait ici... Ma fiancée ?... Ses parents ?

GUY.

Maud, ... j'ignore ; ses parents, oui, sans doute : le vieux était à la Bourse hier matin...

MAX (*le secouant par le bras*).

Misérable ! et tu me laissais étranger à tout cela, et ils ont pu croire que j'étais au courant et que je profitais de leur ignorance pour garder Maud... que je reculais lâchement devant la rupture... C'est fou ! Je deviens fou !

GUY.

Je n'osais pas... J'avais peur de toi...

MAX.

Peur de moi, peur de ma colère !

GUY.

Peur de ton chagrin, Max.

MAX.

Ah ! oui ! Je te crois ! C'est bien ce qui te retiendrait — toi qui, de sang-froid, nous voles notre honneur, ravages mon bonheur et celui de Maud !

GUY.

Qu'est-ce que cela fait à Maud ?

MAX.

Rien, peut être ? Et si cela ne lui faisait rien, d'avoir pour mari un homme sans fortune, dont la carrière est brisée, et le nom déconsidéré — car je suis tout cela, dès à présent. — moi, au moins, j'ai encore assez d'honneur pour comprendre que notre mariage est impossible... Et si tu n'étais pas tombé si bas, ceci te sauterait aux yeux. Et c'est la seule chose qui me soit claire dans ce chaos, dès à présent, la seule chose indiscutable.

GUY.

Tu exagères, Max...

MAX.

Quoi ? Le sentiment de l'honneur ? Oui, à tes yeux, je dois exagérer, en effet ! — Peux-tu t'imaginer sérieusement que je voudrais entraîner une femme et quelle femme ! dans l'abîme de misères qui sera notre lot ? Il est urgent que je m'en explique, que je justifie mon retard, que je rende à Maud sa parole...

GUY (*saisi*).

Max ! Tu ne vas pas faire cela !...

MAX.

Si. Au surplus, je ne te reconnais même pas le droit de t'en occuper. C'est mon affaire. Nous avons d'autres choses à régler ensemble. Avant tout, il faut cacher ta faute à nos parents. Ils en mourraient, les pauvres vieux !... Au moins, eux ne savent pas, dis ? (*Guy baisse la tête.*) Allons ! C'est complet. Il ne reste rien, rien, rien !... Et qu'ont-ils dit ?

GUY.

Ils ne savent pas au juste... lequel de nous deux... ni quoi... Tiens, voilà, j'ai reçu une lettre, ils ont eu écho de l'affaire... vaguement. . Tu sais, les mauvaises nouvelles vont vite... Ils n'y croient pas... (*éclatant en sanglots, comme un enfant*). Oh ! Max !

Max ! C'est pour cela, surtout que je suis venu, plus que pour l'argent... Je suis horriblement malheureux !... Max, aide moi, j'ai peur, j'ai peur ! Maman !

MAX (*maintenant son calme*).

Maman ?... Tiens, tais-toi, je dois réfléchir ; tout cela est si atroce, si inattendu... La catastrophe est déjà si complète...

GUY.

Max, je...

MAX.

Laisse-moi, entends-tu ?... Qu'il est difficile de voir clair ! et pourtant, c'est urgent, il faut agir, au plus tôt...

(*Max arpente la chambre, puis, la tête dans les mains, il réfléchit encore, — enfin, il se lève, décidé*).

MAX.

D'abord, tu vas me dire, nettement, si tu comprends un peu le mal que tu as fait — et si tu es résolu, tu m'entends, résolu à te relever, à racheter, à te faire une vie nouvelle ?

GUY.

Mais oui...

MAX.

Mais oui ?... Mieux que cela, Guy ! Il y a un instant, voyant ton cynisme, j'étais tenté de te traiter comme tu le mérites, de te lâcher, de te chasser...

GUY (*la tête basse*).

Je veux faire mieux... Aide-moi... pour maman !

MAX (*ému*).

Oui, oui. J'ai vu que tu sentais plus que tu ne le disais, l'affreuse chose, l'affreuse chute... Écoute-moi : tu as commis une action avilissante et c'est irréparable. Encore faut-il agir de façon à tirer le meilleur parti possible de la situation telle que tu l'as faite. Je veux bien t'aider, à condition que tu me promettes une soumission totale à ce que je t'imposerai.

GUY.

Tout ce que tu veux...

MAX.

Bien. D'abord, tu vas partir pour Rochefort... tu verras nos parents, tu leur diras tout.

GUY (*l'interrompant*).

Non, Max, non, pas cela !

MAX.

Voyons ! Quelle lâcheté !... Que comptes-tu faire, alors ? Parle.

GUY.

...Je ne sais pas...

MAX.

Moi je sais. Tu iras à eux, tu leur diras tout, complètement, sincèrement. Tu sais combien ils t'aiment... les pauvres parents ! Je n'ose pas y penser !... Sans doute puiseront-ils, dans leur adoration, l'indulgence nécessaire pour te pardonner.

GUY.

Non ! Pas cela !

MAX.

Silence ! C'est ainsi .. S'ils ne te pardonnent pas, et bien ! il faudra trouver le courage de le supporter, et la volonté d'obtenir ce pardon par ta conduite future... Pendant ce temps, moi, je chercherai à arranger l'affaire ici, je paierai ton créancier, je rembourserai cette caisse, je tâcherai d'obtenir le silence. Puis tu reviendras auprès de moi, et on verra... Dis aux parents qu'au point de vue matériel, je me charge de tout. Il serait trop odieux qu'ils eussent à pâtir encore de cette façon... (*Un silence*).

Ensuite, as-tu pensé à la situation qu'un scandale pareil nous faisait ici ? Il faudra partir.

GUY.

Ton avenir...

MAX.

Oui, sans doute, cela aussi, mon pauvre Guy ! Ta folie aura tout entraîné... Un nom taché dans l'armée, vois-tu...

Enfin, c'est dit, pars, le plus tôt sera le mieux. Allons, du cœur, mon petit frère ! je t'aiderai.

GUY.

Non, Max, non, je t'en supplie ! Dis-le toi-même ! Je ne peux pas. Je ne peux pas, j'ai peur !

MAX (*très sévère*).

Tu n'as pas honte ?... Il le faut, entends-tu ?

GUY (*maté*).

Eh bien ! oui, si tu veux... (*timide*) Et ta fiancée, dis, Max ?

MAX.

J'apprécierai mon devoir. Pars. Il y a un train à 4 h 16. Tu n'as que le temps. Nous nous reverrons, chez moi, après ta visite à Rochefort. Pour le moment, ma présence est nécessaire ici... Courage, voyons !... Qu'as-tu encore ?

GUY (à voix basse).

...Pardon ...pardon, Max ! Il n'y a personne comme toi !...

Scène II

MAX, (seul).

(Il se recueille un peu, puis il va à la petite table à ouvrage, dans la véranda, la regarde longuement. On voit le vaste ciel, où révait leur discret et profond amour... Max se baisse et embrasse les fleurs.)

MAX.

Ma petite fiancée ! Dieu seul sait de quel amour je t'aurai aimée !... (Il sonne. Un domestique parait).

Scène III

MAX, LE DOMESTIQUE.

MAX.

Monsieur et madame du Mont sont-ils rentrés ?

LE DOMESTIQUE.

Non, Monsieur.

MAX.

Dès leur retour, voulez-vous me prévenir ? Je monte écrire quelques lettres et désirerais leur parler le plus tôt possible.

LE DOMESTIQUE.

Bien, Monsieur.

(Ils sortent. Le salon reste vide un instant.)

Scène IV

Entrent M^r et M^{me} du Mont, en costume de promenade. Ils causent.

MADAME DU MONT.

Ainsi, c'est bien entendu, mon cher ; tu es convaincu, comme moi, que notre devoir est d'empêcher ce mariage ?

MONSIEUR DU MONT.

Oui... Oui... Je me rends à tes raisons... puisque tu penses vraiment que Maud ne tient pas très sérieusement à Max.

MADAME DU MONT.

A son âge !... C'est l'amour qu'on aime et l'espoir d'être bientôt appelée Madame. On prend le premier prétendant qui se présente, et pour peu qu'il soit joli garçon...

MONSIEUR DU MONT.

Maud est si aimante, et déjà réfléchie ; aussi suis-je un peu étonné...

MADAME DU MONT.

Qui connaîtrait mieux le cœur d'une jeune fille que sa mère ? D'ailleurs, Léon, cela s'impose ; voilà un jeune homme déjà sans grande fortune : il est ou sera quelque jour ruiné par les folies de son frère, qui jettent le discrédit sur son nom. On ne peut pas admettre que ce soit la dot de notre fille qui serve à payer les dettes de son vaurien de beau-frère... Tu m'étonnes, Léon ! Tu devrais sentir plus vivement combien notre responsabilité est grande vis-à-vis de notre fille, si jeune, si ignorante de la vie.

MONSIEUR DU MONT.

Et si elle se désespère ?

MADAME DU MONT.

Tiens, tu me fâches ! Se désespérer ! Quel mot ! Voilà bien ton esprit romanesque !.. Tu connais mal les jeunes filles : une jolie robe, un bal, un petit voyage, et il n'y paraît plus. Crois-moi, tiens-toi à mon opinion, c'est la vérité. Et, surtout, laisse-moi faire. Je me charge de tout.

MONSIEUR DU MONT.

Je ne demande pas mieux. Le message n'a rien de si plaisant.

MADAME DU MONT.

Il est probable que le jeune homme fera des difficultés ; ce n'est pas rien, Dieu merci, que de renoncer à une jeune fille douée, tournée et dotée comme l'est notre Maud. Pourtant, il faudra bien que Max se résigne.

MONSIEUR DU MONT.

Cependant, si tu te trompais, s'ils s'aimaient sérieusement... C'est un si gentil garçon !

MADAME DU MONT.

Léon, tu es renversant ! Il y a un instant, tu me donnais raison, tu sentais clairement ton devoir. Un gentil garçon ! Voilà un argument ! Quel âge as-tu donc pour croire encore que cela suffit ? Dans une décision aussi grave, tu mettrais en balance les larmes d'une petite fille pour un gentil garçon ! Crois-moi, il ne manque pas de gentils garçons et notre fille peut choisir.

MONSIEUR DU MONT.

Je ne demande pas mieux que de te croire... Pourtant, quand on voit combien les vraies affections sont rares...

MADAME DU MONT.

Tu es insupportable avec tes petits scrupules ; ils te feraient perdre de vue l'essentiel de la vie. Représente-toi Maud, élevée comme elle l'a été, se débattant toute sa vie dans une situation pareille. A son âge, se lier dans de telles conditions !

MONSIEUR DU MONT.

Peut-être as-tu raison... Les femmes sont souvent meilleurs juges de ce qui est indispensable à une femme.

MADAME DU MONT.

Certes. Aussi, laisse-moi agir et soutiens-moi. Je compte sur ton appui.

Voici Max, d'ailleurs.

Scène V

LES PRÉCÉDENTS, MAX.

MADAME DU MONT.

Bonjour mon cher. (*Avec intention*) Votre frère n'est plus là ? Il paraît qu'il est venu vous relancer jusqu'ici ?

MAX (*nettement*).

Il est parti, Madame, et vous n'aurez plus à redouter sa présence chez vous... je tiens à vous le dire... Je voulais précisément vous demander un entretien sérieux.

(*M^r et M^{me} du Mont échangent un regard.*)

MONSIEUR DU MONT.

Tout à votre disposition, Max.

(*Ils s'asseyent tous trois. Un silence.*)

MAX.

...Il paraîtrait que vous n'ignorez pas les incidents fâcheux qui ont eu lieu l'autre soir à l'*Automobile-Club*... Aussi, m'épargnez-vous de vous en faire le récit.

MONSIEUR DU MONT.

Hum !.. oui... en effet... nous avons entendu dire...

MADAME DU MONT.

Très regrettable, profondément regrettable.

MAX (*calme*).

Certes. On ne peut plus regrettable... Ces tristes événements sont appelés à avoir un grand retentissement sur ma situation, au point de vue moral d'abord, matériel ensuite. Ma fortune, ma position même en demeureront compromises... C'est pourquoi je tiens pour mon premier devoir de rendre à Mademoiselle Maud sa parole, et la prie de se considérer, dès à présent, comme entièrement dégagée vis-à-vis de moi.

MONSIEUR DU MONT.

Max... mon enfant, c'est très bien ce que vous faites là, très bien.

MADAME DU MONT.

Nous avons réfléchi à cette solution, mon mari et moi, et c'est réellement la seule possible. Vous nous facilitez les choses. Aussi, Max, sommes-nous complètement d'accord avec vous. N'est-ce pas, Léon ?

MONSIEUR DU MONT.

Hum !.. L'enfant est si jeune... la responsabilité des parents est bien lourde, Max... Ma femme pense...

MADAME DU MONT.

Mon mari veut dire que c'est là le seul parti à prendre... Vous étiez certainement le gendre de notre choix, et croyez à tous nos regrets. Mais il faut bien être raisonnable... N'est-ce pas, Léon ?

MONSIEUR DU MONT.

Son ignorance de la vie nous oblige...

MADAME DU MONT.

Les parents ne sauraient être trop soucieux de remplacer l'inexpérience des enfants par un jugement plus sage et plus éclairé... Je vois avec plaisir que vous nous comprenez.

MONSIEUR DU MONT.

Nous savons combien ce sacrifice est dur pour vous, Max.

MAX.

Dur ! Ah !...

MADAME DU MONT.

Ne reviens pas toujours là-dessus, Léon. Ce qui est décidé est décidé. N'amollis pas ce jeune homme, tu vois qu'il en a pris son parti.

MONSIEUR DU MONT.

Ce serait un peu vite, ma chère amie. Ce qu'il fait est si beau, si bien...

(Max, qui s'était levé, s'arrête à ce mot, hésite, puis, dans un élan, la voix changée :)

MAX.

Bien !... Si j'étais sûr que c'est réellement bien !.. Elle va pleurer, elle ne comprendra pas, généreuse comme elle est, je le sens... Si j'étais sûr que c'est réellement bien !.. Oui, oui, je sais, j'y vois un devoir absolu et pourtant n'est-ce pas un crime odieux que d'abandonner Maud ainsi ? de renoncer pour elle, comme pour moi, à ce bonheur-là !.. *(avec désespoir)* Cette confiance dans la vie, cette foi aveugle qui étaient siennes, c'est par moi qu'elle les perdra, par moi qu'elle connaîtra la douleur. Quelle détresse !.. *Par moi et sans moi. (Il s'arrête, haletant.)*

MONSIEUR DU MONT *(très ému)*.

Mon pauvre enfant !

MAX *(presque suppliant)*.

Monsieur, vous comprendrez ! Elle vous en voudra peut-être d'avoir été raisonnables pour elle. Mais prenez patience, soyez bons ! Choyez-la comme j'aurais été trop heureux de le faire toute la vie... Qu'elle sente votre indulgence autour de sa faiblesse. On ne l'aimera jamais assez...

MONSIEUR DU MONT.

Mais oui, mais oui, mon cher enfant, ayez confiance en nous.

MADAME DU MONT *(d'un ton positif)*.

Certainement, Max, c'est très dur. Ne vous exaltez pas. Il me semble que nous avons assez prouvé à Maud notre amour ; en ceci encore.. Enfin, nous la distrairons, nous lui ferons voir du monde ; elle a toujours été très recherchée, Dieu merci ! et j'aurai soin de son avenir.

MAX *(au comble de l'exaltation)*.

O mon Dieu ! Dans quels bras va-t-on la jeter ainsi, sans défense ? Et il le faut, et mon amitié même n'aurait plus de droits !

MONSIEUR DU MONT *(avec émotion)*.

Je vous promets de veiller sur son bonheur avec la sollicitude la plus attentive.

MAX *(il se lève)*.

Merci monsieur... Je n'en peux plus ! Il faut, il faut que je parte immédiatement, si vous le permettez...

MONSIEUR DU MONT.

Si vite ? si brusquement ? sans la revoir ?

MADAME DU MONT.

Oui, oui, Léon. Ce serait tout au moins inutile ; ce garçon est dans le vrai... Où vous renverrons-nous la bague, Max ?

(Ici Maud fait irruption dans le salon.)

Scène VI

M^r ET M^{me} DUMONT, MAX, MAUD.

MAUD.

La bague ? Quelle bague ? Oh ! les anneaux, dis, maman ? Nous allons nous marier ? *(silence)* Mais qu'avez-vous tous ? Qu'y a-t-il ?

MADAME DU MONT.

Rien, petite folle.

MAUD.

Si, si, je vois bien. Max, dis, qu'est-ce que tu as ?

MAX *(avec effort)*.

Rien... chérie... je dois partir.

MAUD *(sérieuse)*.

Je sais bien moi ce qu'il y a... ton frère n'est-ce pas ? Oh ! mon chéri ! comme c'est pénible !.. Mais je ne l'ai pas cru ! N'est-ce pas, il n'y a rien de vrai ? Il n'a pas... triché ?

MAX *(très grave)*.

Si, Maud, il a triché et volé.

MAUD *(atterrée)*.

Oh ! mon pauvre grand Max ! *(un silence)* Ça ne fait rien, mon chéri, je te consolerais. *(Elle veut appuyer sa tête blonde sur Max, mais*